

Epreuve - Matière : 1.1-03a1 Session : 2016

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

Quand on affirme que le Taj Mahal fait partie des "merveilles du monde", on n'affirme pas que le monde est "merveilleux" dans son ensemble : l'émerveillement repose précisément sur la rareté et le caractère exceptionnel de son objet. Le monde se donne d'emblée comme une totalité hétérogène qui contient aussi bien des merveilles que des monstruosités. Il semble se distinguer de la "nature" : quand on évoque les "merveilles de la nature", on ne pense pas au Taj Mahal, mais plutôt à des paysages admirables, à la diversité du vivant... Le monde semble d'emblée inclure des produits de l'activité humaine alors que la nature a dans le langage courant adopté une signification qui distingue les étants naturels des étants culturels. Le monde est donc postérieur à la nature et il la transforme, faisant de la Terre un lieu habitable, investi de valeurs, anthropisé. Définir quelles sont les merveilles du monde dès lors, c'est supposer qu'il existe un monde commun et non seulement "des mondes" plus ou moins perméables. "Être dans son monde" dès lors, c'est être coupé du monde d'autrui : un monde se définit et se délimite toujours en ayant pour centre un individu ou un groupe : il se fonde sur une clôture, un rapport d'exclusion et d'inclusion. Cette première caractérisation du monde ne permet pas d'emblée de le fonder comme un objet esthétique. Les problèmes qu'il pose sont plutôt d'ordre moral et politique : comment et avec qui "faire monde" ?

Ainsi, insister sur la beauté de certaines choses du monde, c'est avant tout ① rappeler aux êtres humains qu'un "monde humain" existe et que ② sa beauté le rend digne d'être protégé. La beauté n'apparaît pas comme un attribut du monde en tant que monde, mais comme une qualité qui survient au sein du monde et le rend digne d'être émerveillement, il s'agit en fait d'une "beauté mondaine". Le monde n'est beau que dans la mesure où ses parties (dont il est la somme), sont belles.

Néanmoins, les termes grecs de "cosmos" et de "phusis" permettent d'envisager d'autres rapports entre le monde et la nature. Le cosmos désigne en effet une totalité organisée et hiérarchisée qui se caractérise par sa permanence. La phusis en revanche, est caractérisée par son ancrage dans le devenir : elle est le principe dynamique de croissance des réalités sensibles. Le cosmos a donc des propriétés stables auxquelles il est possible d'attribuer une valeur esthétique. N'observe-t-on pas, dans la peinture, la musique, la poésie, des règles de composition qui visent, en vue de produire de belles œuvres, à leur donner ces propriétés que sont l'ordre et l'harmonie ? Le monde recourt dès lors beau en tant qu'il est monde puisque sa définition suppose des qualités que l'on peut qualifier d'esthétiques en tant qu'elles suscitent dans le sujet un certain état affectif, le beau. Toutefois,

l'esthétique, dérivé d'aisthesis ne suppose-t-il pas une sollicitation des sens ? En définissant le monde non pas comme le lieu que l'on habite et qui délimite l'expérience possible, mais comme une totalité permanente qui unifie la nature, on le rend inaccessible à l'expérience sensible. Il devient pensable rationnellement, mais on ne le sent pas : comment pourrait-il être beau ?

Dès lors, la beauté du monde est-elle simple beauté des choses mondaines, le monde devenant ainsi un simple agrégat qui change au rythme de ses parties, ou s'agit-il d'un attribut du monde comme totalité organisée que l'on peine pourtant à dire "belle" car on ne peut pas en faire l'expérience ?

Si il semble dans un premier temps que le monde, comme cosmos, soit beau en vertu de sa participation à un ordre supérieur, peut-on encore dire que c'est "le monde" qui est beau, ou la beauté en vient-elle à être l'attribut du non-sensible? Il apparaît donc dans un second temps que la beauté repose sur des propriétés objectives des beaux objets. Dès lors, le monde, comme totalité dans laquelle est contenue la nature, ne peut pas se donner comme objet d'expérience et ne saurait avoir une beauté propre. Néanmoins, un objet peut-il être beau par lui-même? Sa beauté n'est-elle pas conditionnée par le monde auquel il appartient? Dans un dernier temps, nous définirons donc la beauté comme résultat d'une activité esthétique de médiation. Le beau apparaît comme l'indice de la présence d'un monde vivable.

Il convient dans un premier temps de faire face à la tension suivante : d'une part, le monde, comme cosmos, se définit par l'ordre et l'harmonie, qui laissent penser qu'il a une beauté intrinsèque, mais d'autre part, c'est également dans le monde que l'on fait l'expérience du laid, du "désordonné", du manque d'harmonie. Comment comprendre la rareté relative de l'expérience du beau dans la vie mondaine? Pour répondre à cette question, le mythe raconté par Platon dans le Timée au sujet de la création du monde est éclairant. Platon décrit ainsi l'action d'un demiurge qui crée la réalité sensible en tentant de reproduire un modèle intelligible (paradigme) à partir d'un "réceptacle" (khora) qui lui sert de matière rebelle à sa mise en forme. L'ordre du modèle est donc dégradé par sa transposition dans le sensible qui tend toujours vers le désordre. Le cosmos, résultant de cette information de l'illimité (apeiron) par le limité (les Idées intelligibles qui existent harmonieusement par-delà les apparences) n'est pas chaotique mais il n'est pas non plus parfaitement ordonné. Par ailleurs, la sensibilité n'a pas directement accès au cosmos, mais seulement à des réalités singulières. Ne sommes-nous pas condamnés à ne faire l'expérience de la beauté que de choses singulières, sensibles, et jamais de celle du tout, que seul un être divin pourrait contempler?

Il convient donc dans un second temps d'établir le lien entre la beauté dont on fait l'expérience dans le sensible et la totalité organisée qui est le cosmos. La beauté, comme propriété sensible de ce qui est beau, apparaît nécessairement, au même titre que les autres qualités sensibles, comme participant d'une Idée dont elle est un reflet dégradé. Dès lors, est beau ce qui participe de l'Idée de Beau. Néanmoins, l'Idée de Beau chez Platon, n'a pas le même statut que les autres Idées (comme celle de lit, de vache, ou de marbre). Le beau apparaît en effet dans le Benquet comme ce qui, dans le sensible, permet à l'esprit (nous), d'accéder à l'intelligible, et donc de remonter au Vrai et au Bien (Platon faisant s'équivaloir le Bien dans le domaine esthétique, le Bien dans le domaine éthique et le Vrai dans le domaine épistémologique). Dans le discours que prononce Diotime et ainsi décrite l'ascension de l'âme, qui contemple de beaux corps, vers des beautés de plus en plus générales, jusqu'à l'Idée de Beau. La beauté du monde est donc une version dégradée du Beau intelligible vers lequel elle fait signe. Elle est donc l'indice de la présence du modèle dans la matière.

On comprend dès lors que la connaissance du monde, qui nous donne accès à sa nature de totalité hiérarchisée, puisse, dans un mouvement inverse, nous révéler une beauté qui on était enaptés à percevoir. Si la beauté singulière permet de connaître l'existence d'une réalité intelligible, la connaissance de cette réalité intelligible permet à l'esprit de percevoir l'ordre dans le sensible et de s'en emparer. Dans le De Ordine, Saint-Augustin s'efforce ainsi, tentant de rendre manifeste à ses disciples l'ordre du monde, d'un combat de coqs. Le coq perdant, partiellement déplumé et fébrile, peut être considéré comme laid pris individuellement. Toutefois, cette laideur, considérée du point de vue du combat dans son intégralité, participe de la beauté de la scène : il faut, pour qu'un coq gagne vaillamment, que l'autre perde. Le qui, pris isolément, peut sembler un mal, participe en fait de l'ordre divin. Ainsi, l'art lui-même, produit de belles œuvres en cherchant précisément à imiter cet ordre mondain, qui subsiste malgré le désordre injecté par le sensible. Le critère de "raisemblance" au théâtre, implique par exemple un respect de l'enchaînement causal des actions, condition d'une satisfaction réelle des spectateurs, d'Aristote à Boileau. L'ordre, compris

Epreuve - Matière : 101 - 0301 Session : 2026

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

comme enchaînement cohérent, obéissant à des lois, est donc le signe d'une conformité avec un modèle (la réalité sensible) qui tient elle-même son ordre d'une réalité supérieure. Le laid apparaît ainsi, au même titre que le faux, que le mal, comme un défaut, une privation d'ordre produit par la matière.

À l'issue de ce premier moment, la beauté du monde apparaît comme une qualité qui lui appartient en propre en tant qu'il l'a reçue d'une réalité supérieure, intelligible. Il n'y a donc pas de distinction entre les deux sens du génitif "du monde" : les beautés mondaines participent toutes de la même Idée du Beau, qui organise la réalité intelligible. Néanmoins est-ce encore "le monde" qui possède sa propre beauté ? La beauté que l'on rencontre dans le sensible est dans le même temps ce qui nous en détourne, conduisant notre âme "hors du monde". Penser la beauté du monde, dès lors, n'implique-t-il pas de renoncer à présupposer que le beau fait signe vers un au-delà du sensible ? La beauté du monde peut-elle être plus que la somme de la beauté de ses parties ?

Il convient dans un second temps d'envisager que le monde ne puisse pas être beau en tant que monde. C'est de fait ce que révèle le premier moment du raisonnement : le beau se manifeste dans les choses, on cherche son origine dans l'intelligible, mais il n'est pas une propriété du monde. La beauté, comprise comme qualité qui produit dans le sujet qui la contemple, une émotion esthétique relève du domaine de l'aisthesis, de la sensation. On ne saurait s'en l'en abstraire du sensible, ni du sujet qui l'éprouve : elle doit nécessairement être la qualité d'un objet dont on peut faire l'expérience. Or, on ne fait pas, à proprement parler, l'expérience du monde. Le dernier se distingue en effet de la Nature, qui se définit précisément chez Kant comme objet d'une expérience possible (Prolegomènes §36) : elle revêt un sens matériel (comme ensemble de phénomènes) et un sens formel (comme ensemble de lois) : on peut la connaître. Le monde, quant à lui, est défini comme une Idée de la Reason, qui est seulement pensable (Critique de la raison pure, "Dialectique transcendante"). Autrement dit, pour penser l'unité des lois de la Nature, il nous faut penser que le Monde, comme totalité organique existe, mais nous ne pouvons pas le démontrer empiriquement par les concepts, il s'agit d'une nécessité rationnelle. Cette Idée n'a donc pas une fonction constitutive de l'expérience, mais une fonction régulatrice ("Dialectique, appendice"); elle sert à orienter les efforts de l'entendement qui cherche à unifier la Nature. Le monde se définissant comme au-delà de toute expérience possible, comment pourrait-on lui attribuer de la beauté?

Il apparaît en fait que la beauté que l'on attribue au monde comme totalité organisée soit le fruit d'un processus métonymique. En effet, on tend, faute de pouvoir le connaître, à penser le monde comme on pense une œuvre d'art ou un être naturel. On projette donc une certaine idée des beautés mondaines sur le monde. Dans l'"Analytique du Beau" (Critique de la faculté de juger), Kant définit ainsi le Beau comme plaisant "universellement".

et sans concept". Universellement car il se distingue de l'agréable (§5), ce qui satisfait pathologiquement un individu donné selon ses dispositions. Sans concept car il n'est pas le signe d'une identité entre la chose perçue et son Idée (au sens platonicien). Kant distingue donc au §16, la "beauté libre" de la "beauté adhérente" : la beauté qui est l'objet d'une émotion esthétique ne suppose aucune comparaison. Je peux dire d'un stylo que c'est un beau stylo dans le sens où il est beau "pour un stylo". Un tableau n'est jamais beau "pour un tableau". La beauté naît donc d'un jeu de l'entendement et de l'imagination qui appréhendent l'objet comme finalisé, mais ne parviennent pas à le subsumer sous un concept : il possède une "finalité sans fin" (la "fin" étant définie au §16 comme le concept qui cause un objet). Le beau n'est donc pas un sentiment purement pathologique, lié à une réceptivité pure, mais un certain état des facultés de connaître. On conçoit donc l'objet d'art comme on conçoit un organisme (§65). La faculté de juger réfléchissante ne peut appréhender l'objet que comme causé par une fin (intentionnelle ou naturelle) alors même que la connaissance de l'entendement exclut dans la Nature les causes finales au profit des causes efficientes. Ne pouvant faire l'expérience du Monde comme totalité, on projette ainsi sur lui un modèle analogue, celui du vivant (Platon parle dans le Timée de "vivant intelligible") ou de l'objet d'art (le démiurge fabrique le monde). Concevoir le monde comme beau, c'est donc projeter sur le tout une propriété des parties.

L'expérience Kantienne du Beau, comme constat du caractère finalisé de l'objet, qui conduit à penser le caractère finalisé de la Nature dans un monde clos ne renvoie donc pas à des propriétés objectives du monde, mais au fonctionnement de l'entendement (comme faculté des règles et des concepts) et de l'imagination (comme faculté qui met en ordre l'intuition). Or, le monde ne se donne à aucune de ces deux facultés : il ne peut donc être pensé comme beau qu'à condition d'être imaginé, processus qui l'arrache à sa stricte fonction régulatrice. La Raison n'a d'expériences esthétiques que limitées : l'expérience du sublime lui indique ainsi qu'il n'existe pas de Monde en dehors d'elle-même. Au §26, Kant désigne ainsi la monstruosité comme attribut de ce "dont la taille ruine la finalité". Or, ce sentiment d'une "finalité ruinée" est ce

que Kant appelle "sublime" au § 25 : face au sublime, c'est-à-dire au trop grand, l'imagination est débordée par les sens : l'esprit appréhende plus qu'il ne peut concevoir. La raison, comme faculté qui fixe les fins se voit ainsi débordée, impuissante, l'horreur se mêlant à l'admiration. La beauté et l'Idée de Monde sont donc dépendantes l'une de l'autre, puisqu'elles reposent toutes les deux sur la possibilité de concevoir la nature comme finalisée. Imaginer la disparition du monde est ainsi source d'effroi puisque la finalité s'en trouve abolie.

À l'issue de ce second mouvement, il apparaît qu'on n'attribue au monde de la beauté qu'à condition d'oublier sa fonction en tant qu'Idée : le monde n'est pas un objet et ne peut par conséquent pas être à l'origine d'une expérience esthétique. Néanmoins, en retirant l'usage de l'Idée de Monde à sa dimension régulatrice, n'en appauvrit-on pas le sens ? Les mondes révèlent en effet une dimension familière, personnelle, habitable pour les êtres mondains. La nature se définissant comme un objet à connaître, qui s'impose au sujet, ne peut pas se substituer à l'expérience intime que j'ai de "mon monde". Si il n'y a pas de beauté du Monde comme Idée, ne peut-on pas envisager qu'un sujet vivant entretienne une relation esthétique à son milieu ?

Il s'agit donc dans un dernier temps de reconsidérer la relation entre le monde et le sujet qui l'habite : le monde n'est pas une totalité dont le sujet obéit à l'ordre, mais il est centré sur le sujet et s'individue en même temps que lui. La beauté du monde permet ainsi de comprendre la mondialisation comme activité esthétique.

Dans Mondes animaux et monde humain, Jakob von Uexküll, analyse l'exemple de la tique. Cette dernière ne possède en effet que trois sens (l'odorat, la sensibilité à la lumière, et aux vibrations) qui correspondent à trois actions (sauter, s'agripper, pomper du sang). Uexküll envisage ainsi son monde (Umwelt) comme constitué uniquement par ces trois types de signaux, différent ainsi radicalement du monde humain. L'Umwelt ne correspond donc pas à l'environnement géographique "objectif" (Umgebung), il s'agit d'un milieu subjectif organisé par le vivant en fonction de ses normes et de ses valeurs vitales propres (Languille, "Le vivant et son milieu" in La connaissance de la vie). Le monde est donc toujours le monde d'un individu.

Epreuve - Matière :1.0.1 - 0301.....

Session :2.0.2.6.....

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

ou d'une espèce. Ainsi, comme le montre Langenhem, l'Umwelt humain s'étend par l'intermédiaire de la science et de la technique, il s'est "objectivé", le rendant partageable par un ensemble d'individus. Le monde n'est donc pas un simple donné extérieur qui s'impose à nous, ni une totalité hors de l'expérience, il est constitué dans, par, avec l'expérience. Néanmoins, l'expérience esthétique, si elle a lieu au sein du monde, ne pré suppose-t-elle pas un objet esthétique qui s'en détache?

La définition du monde comme Umwelt semble interdire l'investissement d'un objet esthétique par des valeurs, en l'occurrence des valeurs esthétiques indépendamment des autres objets du monde. Valoriser en effet, c'est hiérarchiser des objets, estimer que celui-ci est normal et tel autre pathologique, que celui-ci est beau et tel autre laid : valoriser, c'est évaluer en fonction de normes que je fixe. Les objets sont donc valorisés les uns relativement aux autres et tous relativement au sujet. Dans Le mode d'existence des objets techniques, Simondon distingue chez l'être humain plusieurs "phases" d'individuation du monde à partir d'un état initial. La première phase, "pensée magique" correspond à la vie animale : le monde est un fond indéterminé où se distinguent quelques "points saillants", une rivière, une colline, qui sont des "caractères d'appel" (ils permettent d'observer, de s'abreuver). Le premier déphasage produit la pensée technique et la pensée religieuse. La première détache les points saillants du fond, et se sert de leurs propriétés, elle élimine la continuité,

La totalité et s'attache à découper le monde en éléments. La seconde au contraire, vise la totalité, elle attribue aux points saillants des pouvoirs qui sont ceux du "fond" (on pense aux oracles, aux lieux sacrés...). La "pensée esthétique" naît de la réconciliation de ces deux tendances : elle produit des œuvres qui, tout en étant le fruit de la technique, concentrent les propriétés du fond et ne prennent sens que par rapport à lui. Ainsi, la statue n'est belle que dans le jardin pour lequel elle a été construite, la voile est belle quand elle est gonflée par le vent, la turbine est belle quand elle maintient le niveau du barrage... Il n'y a donc pas à proprement parler d'"objet" esthétique, il n'y a que des situations qui suscitent un sentiment esthétique. C'est donc le monde lui-même, en tant qu'il est en rapport avec l'œuvre qui est beau, le diviser en parties, c'est lui ôter sa beauté. Le beau retranscrit un rapport au monde qui a été perdu, celui de l'animal qui y investit ses intérêts vitaux, il surgit précisément au moment où le sujet se souvient qu'il a un monde et que les choses singulières qu'il perçoit sont le résultat d'un découpage, non son point de départ. Le monde conserve donc sa totalité, mais elle ne se situe pas au-delà de l'expérience, on la sent dans l'expérience religieuse, magique ou esthétique, elle n'est néanmoins perçue comme belle que dans la troisième.

L'activité esthétique produit ainsi l'expérience du monde, elle a donc une valeur proprement métaphysique. Les diverses manières d'interpréter le monde apparaissent ainsi comme des tentatives de retrouver une totalité originaire, elles peuvent être hiérarchisées par leur valeur esthétique. Nietzsche au §1 de la Naissance de la Tragédie définit l'art comme activité de création, y incluant ainsi la science et toute tentative de produire une explication rationnelle du monde. Le mythe comme la science sont des activités poétiques, le monde est le fruit d'une interprétation. L'Art ainsi défini oscille entre deux tendances, qui correspondent à des pulsions, le dionysiaque, qui implique la disparition de

l'individu, qui échappe au concept, tend au désordre et à l'ivresse, et l'apolinien, soumis au principe d'individuation, à la mesure, au rêve. La meilleure interprétation du monde est celle qui arrive à accorder la part belle à ces deux dimensions. Le monde le plus beau échappera ainsi à la fois à la tentative d'identifier l'être et l'ordre intelligible (Platon) et au chaos total. La beauté du monde est donc le produit de l'art et non le matériau à partir duquel il travaille. Elle implique une capacité de l'artiste à produire un équilibre entre ses pulsions, offrant au sujet un monde vivable, ni ascétique, ni complètement désordonné. Nietzsche trouve ce modèle dans la tragédie grecque présocratique, chez Eschyle par exemple. Les personnages de l'Oreste apparaissent ainsi comme soumis au destin, mais prêts à l'accepter. On perçoit chez Ulysse, quand il rencontre Nausicaa une certaine ironie, un aplomb face à la fatalité qui est récompensé par une hospitalité inattendue et dans laquelle Nietzsche identifie un monde plus beau que celui qui est proposé par ses contemporains. La beauté du monde est donc la stabilisation entre des forces contraires mais complémentaires, dont aucune ne doit être réprimée.

Nous nous demandons initialement si la beauté du monde désigne des qualités esthétiques du monde comme totalité ou si elle ne pourrait renvoyer qu'à la beauté de ses parties. Néanmoins, ces deux hypothèses nous en conduisent à une situation aporétique : soit le cosmos est sensible et sa beauté lui vient d'ailleurs que lui-même, soit il se situe au-delà de l'expérience et ne saurait être beau. Dès lors, le monde n'est pas une totalité donnée ou visée, c'est un processus qui s'individue dans la relation qu'il entretient avec un sujet vivant, mu par ses pulsions, traversé par des tensions. La beauté est donc le résultat de l'activité esthétique de ce sujet qui tente de construire l'unité de son monde en réconciliant le tout et la partie, l'ordre et le désordre. Cette question esthétique cache donc d'importants enjeux éthiques, puisque échouer à rendre le monde beau, c'est soit diluer ses éléments dans la totalité, soit l'atomiser. Le beau apparaît donc comme le signe d'une interprétation du réel qui "fait" réellement monde, ne se contentant ni de agir.

gats, ni des totalités anonymes. Toute la difficulté que nous avons éprouvée à penser le monde tient à cette tension entre son exception matérielle (comme ensemble des êtres dont il est fait) et son acception formelle (comme Tout). Le monde le plus beau est donc celui qui trouve le point d'équilibre entre ces deux interprétations possibles de la mondiation.